

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarne@alicepro.fr

site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

On écoute les insectes
et les voix humaines
d'une oreille différente
WAFÛ



14 octobre 2008 – 1^{re} année – N° 8
Saint-Juste

À la Saint-Juste, imite du semeur le geste auguste

1,50 €

Deux bougies pour La Lucarne

par Pierre MERLE

NON, JE NE VOUS LE FERAI PAS, le coup du « deux ans déjà » ! Mais enfin, le fait est là, voilà deux ans que la Lucarne des Écrivains s'est ouverte. Qu'elle existe et vit sa vie. Deux ans que, comme tant d'autres, j'y vais régulièrement traîner mes guêtres, farfouiller, renifler, humer dans les rayonnages. Toujours pareil, d'ailleurs, quand j'y débarque. Un rite, pour ainsi dire ! Je commence par le fond à gauche et je fais à peu près le tour complet. Je suis comme ça, moi ! Obsessionnel, un rien maniaque si l'on veut, avec des parcours bien balisés. Je suis bien certain qu'Armel Louis et Philippe de la Rubia, qui ne peuvent pas ne pas avoir remarqué mon manège, vous confirmeraient la chose... Mais bon ! chacun ses marottes, non ? Là comme ailleurs. Et si je ne faisais que d'y traîner et d'y humer, à La Lucarne ! Figurez-vous que j'y ai fait aussi quelques belles découvertes et acquisitions. Notamment, et pour ne prendre que ces deux exemples, un introuvable de 1924 que je cherchais depuis un bout de temps, intitulé *Des dames, des drames et des rames*, sorte de roman du métro parisien, ainsi qu'un succulent *Sexes sans paroles*

signé Ylpe, paru en 2003 et dont, en revanche, j'ignorais jusque-là l'existence. Quoi, encore ? Quelques échanges avec d'autres Lucarniens, habitués ou juste de passage, de belles et parfois vigoureuses discussions, de francs éclats de rire aussi, lors des soirées, mais également de vrais moments d'émotion : je pense aux larmes de Jeanne Cordelier lors de la lecture d'un passage de son livre témoignage *La Dérobade...* Pêle-mêle, me reviennent en mémoire une délicieuse soirée Shakespeare, ou cette autre consacrée à Hyvernaud. J'évoquerai encore, forcément, les deux débats auxquels j'eus le plaisir de prendre part : l'un sur la langue verte, sujet peut-être encore plus passionnel que passionnant, en compagnie du professeur Colin, l'autre sur Mai 68, au cours duquel je dus faire courageusement face à une sacrée brochette de soixante-huitards ou huitistes, moi qui, bien qu'étudiant en Sorbonne à l'époque, n'ai en aucune manière pris part à la grande (ker)messe de Sainte-Sorbonne-des-Insurgés. Ah ! pour être chaud, ce fut chaud ! Les dames, surtout ! Dix, douze, là, devant moi, en rangs serrés ! Chiennes de garde avant

la lettre, peut-être bien ! Et prêtes à y aller à belles dents ! Et moi, seul et sans larmes de circonstance ni nostalgie de mise ! Mais que c'est bon, cette glorieuse insularité du franc-tireur solitaire ! Promis, je reviendrai ! Mais il y en aurait, et surtout il y en aura bien d'autres, des trucs à raconter. L'histoire de La Lucarne commence à peine...

à lire dans ce numéro

- page 2
Étienne Orsini, *Si j'écrivais...*
- page 3
Sylvie Hérout, *L'image des ombres*
Luis Britto Garcia, *Opuntia*
- page 4
Paul Desalmand, *Roman premier et roman ironique*
- page 5
Jacqueline Charliac, *Hellas... Hélas*
- pages 6-7
Peter Barnes, *Nez rouges, peste noire*
- page 8
Bruno Testa, *Poésie chrétienne*
- page 9
À travers la lucarne : ZZ, *Éléphantasque*
- page 10
Béatrice Courraud, *Entre ombre et lumière*
- page 11
Agenda
Luis Britto Garcia, *Avant la guerre*
- page 12
Jacques Phoebe, *Souvenirs d'enfance...*
À la librairie

Sur la mer obscure
le cri blême
d'un canard sauvage
BASHÔ

Si j'écrivais... (extraits)

par Étienne ORSINI

un de ces petits mots

SI J'ÉCRIVAIS un de ces petits mots que l'on aime au frigo ou que l'on pose négligemment sur la table de la cuisine, ou bien encore devant la porte d'entrée, sitôt avant de la claquer et de partir je ne sais où, un de ces mots que l'on disait « de billet » lorsque Francis Blanche chantait, que pourrait-il te dire ? De ne pas me chercher sous le lit, ni dans les placards, de ne pas trop m'attendre non plus, de bien te mettre dans la tête que je suis là, partout et tout le temps, de ne pas secouer ta montre pour précipiter mon retour, de regarder au fond de toi, dans le fond azur de ton âme, pour t'assurer que je m'y trouve ? Et bien sûr... que je t'aime.

une lettre

SI J'ÉCRIVAIS une lettre, toute ma vie n'y suffirait pas. Rien n'est moins anodin qu'une lettre. Même s'il s'agit d'une simple lettre, d'une lettre brève, réduite à quelques mots qui claquent comme des fouets. Une lettre n'est jamais simple. Une lettre n'est jamais seule. On n'écrit pas une lettre. On met la plume dans un engrenage infernal... La plume et tout son être. Une lettre déclenche une machine inouïe ; pire, toute une fabrique d'attente angoissée et de malentendus. Une lettre n'existe pas, sinon pour la réponse qu'elle quémante et ne reçoit pas, ou si tard, ou si différente de celle que l'on s'imaginait recevoir. Sitôt estampillée, une lettre est périmée. Le ciel en soi a changé. On réalise, on regrette, on voudrait la reprendre, forcer la boîte aux lettres, s'introduire dans le centre de tri. On songe un instant à

guetter le facteur, à tout lui expliquer. Mais, déjà, il s'en va, en sifflotant, sur sa bicyclette. Alors, on se remet à son bureau pour écrire un second courrier qui rectifiera le tir et remettra les pendules à l'heure. Les mots ne viennent pas vite, ou ce ne sont pas les bons. Longtemps, on ne fait que nourrir sa corbeille avant de parvenir à une version que l'on jugera satisfaisante parce que la fatigue nous a sommés de la juger telle. Acculé à cette fausse satisfaction, on déchantera bientôt car la réponse au premier courrier nous parvient. Une réponse qui, non seulement accuse le coup, mais nous le rend deux fois, comme si nous n'avions pas, entre temps, fait amende honorable. Et voilà que l'on se prend à regretter la deuxième missive... Une lettre constitue l'expression la plus tragique de la tragédie de l'expression. Elle ne fait jamais qu'écarter ceux qu'elle a voulu rapprocher. Une lettre brûle tellement d'imagination que son destinataire n'a plus de réalité propre. C'est nécessairement à une chimère que le postier remet l'enveloppe. Non plus à un être de chair. La jeune fille aimée à laquelle on vient de déclarer sa flamme habite moins notre cœur que notre tête. Et lorsque l'on rompt avec elle, ce n'est même plus un spectre de fantôme que l'on a congédié. De toutes les tentatives d'affirmation de soi, écrire une lettre apparaît comme la plus marquée et la plus sûrement vouée à l'échec. Je n'ai ainsi jamais pu comprendre cet engouement pour les lettres des candidats au suicide. Ont-ils seulement une vague idée du gouffre qu'ils creusent avec leur plume, ceux qui vont se jeter dans un vide

autrement moins vertigineux ? La lettre est le festin de l'égoцентриque...

Si j'écrivais une lettre, c'est pour un autre, au nom d'un autre que je l'écrirais : un manchot, un aveugle ou un analphabète. Ce serait là un jeu facile et distrayant que de lui décrocher, d'un trait de plume, la lune, un emploi convoité ou l'amour de sa vie. Alors seulement, écrire une lettre pourrait s'avérer supportable.

un S.O.S.

SI J'ÉCRIVAIS un S.O.S., j'aurais vidé en moi au préalable la bouteille à jeter à la mer. Et ainsi, véritablement assuré de me trouver en danger, ainsi seulement, perdu, au bord de mon coma éthylique, au bord oui, tout au bord, j'oserais – qui sait ? – te demander de venir me prendre d'assaut et de sauver mon âme.

un journal

SI J'ÉCRIVAIS un journal, à coup sûr je m'en voudrais de tourmenter le jour de la sorte, d'arracher des paroles à ce grand taciturne, de le soumettre à la question, de lui prêter des propos qu'il n'a pas tenus, de le mettre à nu, de forcer sa pensée, de cambrioler son âme, de le recevoir en petites coupures, rayé, strié, zébré... Jour séparé du Jour. Je m'en voudrais de lui imposer l'uniforme quotidien et le matricule de dates somme toute

aléatoires. Et de le regarder défiler, de page en page, depuis ma petite tribune présidentielle. Je m'en voudrais de l'appréhender coûte que coûte et de le boire au goutte à goutte. De le traire comme une vulgaire vache à lait.

Si ce journal, il le fallait, c'est en creux que je l'écrirais. Entre deux séquences bavardes, je dessinerais un silence où il se ferait jour.

un article

SI J'ÉCRIVAIS un article, dans un de ces journaux qu'agitent de pauvres mains qui crépitent et sur lesquels glissent des regards inquiets et fuyants, l'angoisse des salles d'attente où l'on attend, tête baissée, l'oracle d'un scanner ou l'atterrissage d'un proche ne me laisserait pas en paix. Je n'écrirai jamais d'article.

un graffiti

SI J'ÉCRIVAIS un graffiti, entre Paul aime Sarah, Paix en Irak, Votez Martin, *Francesi fora*, Ni dieu ni maître, Non au fascisme, quelques dessins obscènes, une croix gammée, Pierre aime Natacha, quelques dessins obscènes, P.S.G. vaincra, un portrait de Che Guevara, je chercherais en vain une place sur le mur, puis un autre mur dans la ville. Alors, je partirais dans une autre ville, puis dans une autre et encore dans une autre. Toujours en quête d'un mur confident, d'un mur à l'écoute, comme peut l'être le ciel certains jours d'hiver. Dans ce monde surpeuplé de graffiti, il est fort à parier que je ne trouverais pas assez d'espace pour m'inscrire sur la pierre ou la brique. Je mourrais la bombe de peinture à la main, sans avoir pu faire la preuve de moi-même... Le regard tout encerclé de murs bariolés.

L'image des ombres

par Sylvie HÉROUT

COMBIEN DE VISAGES ignorés ou surpris, oubliés ou meurtris, combien de visages aimés auront balisé ma vie ? Lesquels seront là, à l'heure dernière, lumineux, derrière mes paupières baissées ? D'où surgis, à l'instant ultime ?

Foule ou personne unique, ou bien personne ?

L'image des vivants change au fil des ans ; le visage du présent recouvre celui d'avant, de sorte que, du vieux temps, ne me restent en mémoire que des clichés d'album.

Le visage des morts ? Une image ingérée, immobile, portrait figé, sauf lorsqu'un assemblage éphémère naît d'un kaléidoscope intime.

La voix des disparus, elle, se dilue. Très vite je ne l'entends plus, résonance perdue.

Pourtant je la sens là, vibration muette, à fleur de cœur. Si soudain sonnait son écho, sitôt perçu sitôt reconnu... Empreinte fantomatique, timbre fossile, enfouis sous le bruit de la vie.

Lorsque, la nuit, mes morts me visitent, je les rencontre inaltérés, vivants de postures, de mimiques nouvelles, de paroles jamais dites.

J'accroche leur regard. J'entends leur voix, leur rire, leur silence parfois.

Je les sais de passage, là pour moi, pour un moment précieux.

Au réveil, un long temps, je demeure emplie d'eux.

Opuntia *

par Luis BRITTO GARCIA

trad. Dolores APALATEGUI

IL Y A DÉJÀ SI LONGTEMPS que je t'ai enterrée. Il m'a tant coûté de creuser cette fosse dans la glaise dure quand, plus tard, les inondations te découvraient et que ton sourire apparaissait à fleur de sol. La puanteur couvrait la terre. C'est alors seulement que je t'ai trouvée dans l'arôme ou le goût de la menthe. Puis cet opuntia a commencé à s'élever à l'endroit même où tu étais enterrée. Je jure qu'il fut le seul. Je n'avais jamais pensé t'ensevelir sous des plantes pour ensuite te trouver dans chaque fruit et chaque oiseau. Puis, je rassemblai mon courage. Cela me demanda peu de travail. Au premier coup, les épines me

griffèrent. Au second, la fleur couleur de chair tomba sur le sol. Au troisième, je serrai les lèvres pour ne pas goûter le jus doux dont m'éclaboussaient les figues déchirées. Les restes brûlés de pulpe orangée répandirent une fumée aromatique qui m'apporta, elle aussi, ton souvenir. Quand j'eus dispersé les cendres, j'entrepris de rentrer par la vallée, toute fleurie d'opuntias.

* Extrait tiré de *Rien ne va* (Anda Nada, Thule éditions, 2004). L'auteur vénézuélien Luis Britto Garcia est aussi un explorateur des fonds marins et un navigateur. Il a reçu le Prix national de littérature pour l'ensemble de son œuvre.

L'ENSEMBLE de la production romanesque peut se répartir en deux catégories : le roman au premier degré et le roman ironique.

Le roman au premier degré, que j'appellerai « roman premier », est le roman dans lequel l'histoire est racontée comme étant vraie. Celui qui écrit l'histoire la présente comme s'il y croyait, et celui qui lit fait de même. Le pacte de lecture est des plus simples. Tout en sachant qu'il s'agit de fiction, on lit comme si ça n'en était pas. L'auteur use souvent de procédés correspondant à ce souci de « faire passer pour vrai » (par exemple le manuscrit trouvé dans une malle). Je l'appelle « premier » parce que c'est la première forme de récit et la plus courante, et de plus, parce que l'auteur s'y exprime au premier degré. Le roman « ironique » vient après et comme en réaction à ce type de roman.

Le roman ironique se caractérise par une prise de distance de l'auteur ou du narrateur avec la fiction. On pourrait évoquer *Le Roman comique* (1651-1657) de Scarron, mais l'œuvre la plus caractéristique entre toutes est *Tristram Shandy*, plus exactement *Vie et Opinions de Tristram Shandy, gentilhomme* (1759-1763) de Laurence Sterne. À la différence de ce qui est pratiqué dans le roman premier, l'auteur, par le biais de son narrateur, ne cherche pas à entretenir l'illusion. Il s'efforce au contraire de la détruire de diverses manières, en montrant que l'histoire aurait pu être différente, en introduisant des réflexions sur la marche de l'action, les personnages, son travail d'écriture, en se moquant des procédés du roman traditionnel : un peu comme si l'auteur, oubliant son vrai rôle – qui est de faire croire –, cherchait à dissiper l'illusion. Ce sens donné à l'appellation « roman ironique » n'a donc rien à voir avec les romans dans lesquels l'auteur joue sur l'ironie et l'humour. Il s'agit seulement d'un second degré dans le rapport à la fiction qui s'oppose au premier degré du roman premier. On retrouve la même chose que chez Sterne, en moins systématique, dans *Mol Flanders* (1772) de Daniel Defoe.

Roman premier et roman ironique

par Paul DESALMAND

Diderot, avec *Jacques le Fataliste* (posthume, 1796), se situe tout à fait dans la ligne du roman de Sterne, paru quelques années avant qu'il ne se mette à écrire les aventures de Jacques, et qu'il a évidemment lu. On y retrouve les rebondissements fantaisistes, les interventions fréquentes du narrateur, la satire des poncifs, à côté d'une sorte de roman premier centré sur le voyage et les amours de Jacques, lequel finira par épouser celle qu'il aime. À quoi s'ajoutent des éléments de critique sociale et même des interrogations d'ordre métaphysique.

Cette prise de distance, qui empêche le lecteur d'être *mis dedans* (dans les deux sens de l'expression), correspond partiellement à la distanciation chère à Brecht. C'est à cette distance que pense Stendhal, qui aimait bien *Jacques le Fataliste*, quand il dit que, littérairement, l'on est entré dans « l'ère du soupçon », expression que reprendra Nathalie Sarraute pour en faire le titre de l'un de ses livres. Stendhal pratique ce que Georges Blin appelle la « désolidarisation ironique » : intrusion de l'éditeur, d'un prétendu témoin effectif, du narrateur (qui, par exemple, coupe dans le texte par pudeur, par impuissance d'exprimer, par souci de ne pas ennuyer, etc.). Sans que cela nuise vraiment à la crédibilité.

Le roman au premier degré est représenté par une très forte proportion de la production romanesque, sans doute 90 %, peut-être plus. Cependant, un roman comme *Les Faux-Monnayeurs* (1926) a été à l'origine d'un très grand nombre de romans ironiques. Dans l'œuvre de Gide avancé, en parallèle, le roman au premier degré et l'histoire de la rédaction de ce roman. De là, bien sûr, une mise en avant du caractère fictionnel de ce que l'on est en train de lire. À la suite de Gide ont été écrits d'innombrables

romans sur un romancier en train d'écrire un roman, au point que le procédé est devenu une véritable tarte à la crème.

Des réussites cependant se dégagent. Nabokov dans *La Méprise* (1936-1939-1965), prodigieux exercice de virtuosité, parodie Dostoïevski et par moments Tourgueniev, avec un narrateur qui ne cesse de s'auto-commenter et de souligner le caractère contingent de ce qu'il décrit ou raconte. Cet aspect s'atténue vers la fin, si bien qu'il apparaît comme lié au dérèglement d'esprit du narrateur ; en cela, le roman ironique se rapproche du roman premier.

Le jeu est encore plus complexe dans *Si par une nuit un voyageur* (1979) d'Italo Calvino, autre exercice de virtuosité où transparaissent les liens de l'auteur avec l'OULIPO. Calvino y combine une intrigue (roman premier) avec une réflexion en action sur les stratégies narratives. Pastichant les différentes formes romanesques, il commence dix fois une histoire pour la laisser interrompue. Vont donc de pair un roman et un métaroman.

L'Étranger et *La Peste* sont évidemment des romans au premier degré. Notons cependant, pour *La Peste*, un jeu sur la fiction dans la mesure où le lecteur n'apprend que tardivement que le narrateur est l'un des personnages importants : le docteur Rieux. *La Chute*, à l'opposé, entre dans la catégorie du roman ironique parce que la fiction est piégée. En effet, le narrateur nous dit qu'il ment systématiquement. En conséquence tout ce qu'il raconte, notamment l'histoire de la femme qui se jette à l'eau et qu'il ne sauve pas, peut n'être né que de sa propre imagination. Camus a sans doute pensé au paradoxe d'Épiménide le Crétois qui disait : « Tous les Crétois mentent. »

Il se produit toujours en littérature un phénomène d'usure. Le roman ironique est né de l'usure du roman au premier degré, dont les ficelles devenaient de plus en plus apparentes à un lecteur de mieux en mieux averti. Actuellement, c'est le roman ironique – particulièrement le récit qui se veut l'aventure d'une écriture plus que l'écriture d'une aventure – qui est peut-être devenu usé, si bien que l'on voit des romanciers réaffirmer leur droit de simplement raconter de *vraies histoires* et des critiques approuver qu'ils le fassent.

Les meilleurs sont peut-être ceux qui restent dans une sorte d'ambivalence entre les deux genres. *Don Quichotte* est un roman ironique dans la mesure où il est une parodie des romans de chevalerie, mais, paradoxalement, on se laisse plus prendre par l'histoire qu'en lisant les romans dont il se moque.

N. B. On me signale d'autres titres dont certains ne m'avaient pas échappé, mais, comme l'a dit Voltaire, « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire ». Pour ceux qui veulent creuser la question : *Les Pantoufles du Samouraï* de Patrick Cauvin ; début de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* de Kundera ; *Cosmos* de Gombrowicz ; *La Chevelure sacrifiée* de Hrabal, etc. Resterait aussi à analyser le lien entre l'ironie rhétorique évoquée ici et l'ironie existentielle de l'auteur qui en use.

Sur le prix Nobel 2008

Félicitations aux jurés du Nobel pour avoir contrevenu à leurs usages en décernant leur prix de littérature 2008 à Aimé Césaire, décédé il y a quelques mois. Ce faisant, courageusement, ils reconnaissent leur tort d'avoir trop attendu pour récompenser le dernier de nos écrivains à dimension planétaire. Sa poésie n'a pas franchi les limites de la francophonie pour la raison simple que la vraie poésie est intraduisible. Mais son œuvre dramatique est étudiée dans les universités du monde entier. Même si sa thématique première est la négritude, sa portée est universelle. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Bravo messieurs !

P. D.

Après avoir contemplé la lune
mon ombre avec moi
revint à la maison
SODÔ

Hellas... Hélas !

par Jacqueline CHARLIAC

Porté tout en douceur par le souffle d'Éole
Je survolai la Rome antique au Capitole.
J'invoquai Jupiter au sein du Panthéon.
En Grèce j'admirai, des temples, les frontons.

On m'offrit de descendre au fond du Labyrinthe.
Avec soin j'y semai des raisins de Corinthe.
Ariane, ma sœur, ne lâchait pas son fil,
Sage précaution aux premiers jours d'Avril !

J'acceptai d'affronter le cruel Minotaure.
J'avais interrogé la Pythie, un Centaure,
Consulté l'Haruspice et les meilleurs devins.
Or le monstre boudait. Je l'attendis en vain.

Je ne m'attardai pas aux meurtres des Atrides.
Je mesurai plutôt l'effort des Cariatides.
Zeus dans son haut palais, l'Olympe, m'invita.
J'y subis les affronts de la jalouse Héra.

Mais la flûte de Pan enchantait mes oreilles !
Sur l'Hymette on goûtait le miel de ses abeilles...
À Delphes l'on dansait. On buvait à Samos
Des vins délicieux avec Dionysos.

Je refusai tout net de donner quelque obole
Au cupide Charon comme à la Moire folle.
J'ai dit : « Je ne suis pas attiré par la mort
Et du sombre Achéron je veux fuir les abords. »

Un guide proposa de faire une croisière
De la Céphalonie à l'Île de Cythère.
Aphrodite et Paris se baignaient à Délos,
Les sables ondulaient au vent de Mykonos,

Sur Lesbos bruissaient de longs soupirs saphiques
Auxquels faisaient écho des refrains érotiques.
Des Cygnes, attelés au grand char d'Apollon,
Survolaient Épidaure, Argos et Marathon.

Du volcan Santorin qui vomit et qui fume,
Amphitrite plongeait, en riant, dans l'écume.
J'allais la suivre... Un son familier retentit.
Hellas, adieu ! Hélas, mon rêve m'a menti.

La France en 1348, pendant la guerre de Cent Ans. La peste noire sévit à travers toute l'Europe.

La société et ses institutions sont en plein chaos. Les flagellants parcourent le pays, offrant la rédemption par la souffrance. Le pape Clément VI siège à Avignon entre deux braseros et donne audience par miroir interposé pour se protéger de l'infection.

À Auxerre, au cœur de l'épidémie, un prêtre croit avoir reçu du Très-Haut la mission d'adoucir les peines de ses frères humains par le rire...



FLOTE. — [...] Je suis sur le chemin, Seigneur. Parle-moi à nouveau. Aveugle-moi, même, comme tu as aveuglé Paul, fais trembler la terre, écrase-la dans un déchaînement d'éclairs et de tonnerre, fends-la par un feu violent... Je regarde, j'écoute... (*On entend le son de minuscules clochettes.*) Des clochettes ? Qui a demandé des clochettes ? Depuis quand Dieu s'exprime-t-il par des clochettes ? (*Couvert de minuscules clochettes d'argent tinnabulant doucement au rythme de ses pas, Sonnerie entre au lointain jardin. Il s'approche de Flote et s'incline en une gracieuse révérence.*) Et le bon jour à vous aussi. (*Flote se lève.*) Je vous demande pardon, je parlais à Dieu. (*Sonnerie secoue la jambe droite.*) Oui, c'est assez fréquent de nos jours... Je suis le Père Flote. Et vous, vous êtes... ? (*Sonnerie bondit en l'air en secouant la jambe gauche.*) Ah oui, un très beau nom, des plus appropriés. (*Sonnerie secoue le bras droit.*) Non, je n'ai jamais eu vent de vous. J'en suis navré mais j'ai été très pris — la peste... (*Sonnerie improvise une petite danse ; Flote rit.*) Assurément... Très finement tourné... Maître Sonnerie, je suis fou ! Je veux dire, je suis fou pour ne pas m'en être aperçu avant. Vous êtes le signe envoyé par Dieu ! Doux Sonnerie, le Christ peut t'utiliser. (*Sonnerie secoue tout le corps.*) Eh non, je n'ai rien à offrir sinon les larmes de l'humilité. Pierre s'écria : « Non, tu ne me laveras jamais les pieds », et le Christ lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'as

Nez rouges, Peste noire (extrait) *

par Peter BARNES

trad. Gisèle JOLY

pas de part avec moi. » Il n'y a pas d'autre récompense que le rire pour l'amour de Son nom. Maître Clochettes, mon doux Maître Clochettes, voulez-vous venir avec moi ?

Sonnerie reste un instant à le regarder, puis il bondit soudain en secouant bras et jambes, et le corps tout entier. Flote rit avec ravissement. Ils s'étreignent, et Flote lui remet un nez rouge de clown. Sonnerie s'incline, tandis que l'archevêque Monselet entre en trombe au lointain milieu, accompagné du père Toulon, portant des documents, et d'un Premier Serviteur portant un bol de vinaigre.

MONSELET. — Je pars, Père Toulon, l'éternité pousse sur ma chair. L'entour rompt avec le centre. Cent cinq évêques et sept Cardinaux, dont le noble Giovanni Colonna, sont déjà marqués par la peste, décédés de la peste. Alors on pend deux Juifs décharnés en représailles. C'étaient bien les deux seuls qui restaient à massacrer. Voilà toute l'étendue du problème.

Toulon plonge un parchemin dans le bol de vinaigre et le tend, tout dégouttant, à Monselet qui le lit avec difficulté.

TOULON. — Des Juifs en vie ne l'ont pas causée, des Juifs morts ne peuvent y remédier. La peste n'est que l'inflammation de nos péchés — avidité, dévergondage, orgueil, blasphème, désespoir — faisant le mal parce qu'elle est le Mal. Nous ne mourons que pour vivre ensuite dans les flammes dévorantes de l'Enfer.

MONSELET. — Vous êtes d'un tel réconfort, Père Toulon. (*Il fourre le parchemin trempé dans l'aumônière du Premier Serviteur pendant que Toulon plonge un second document dans le vinaigre et le lui tend.*) Trempez-le ! Trempez, trempez-le bien dans le vinaigre ! Le vinaigre protège de l'infection. Il tue les vers volants de la peste. (*Il sort un chasse-*

mouche en bois et en fouette l'air.) Les vers de la peste ! Les vers de la peste ! Faut-il s'étonner que nous péchions ? Dieu dort et Satan est un Prince puissant, toujours actif. Il grandit et prospère. Aurais-je choisi le mauvais camp ? Le camp des perdants.

Flote et Sonnerie s'approchent.

FLOTE. — Révérend Père, je suis venu pour vous voir.

MONSELET. — Arrière ! Arrière ! Vous n'avez pas été vinaigrés. Reculez de quinze pas. (*Il fouette l'air de son chasse-mouche.*) Je vois des vers pesteux qui volettent.

FLOTE. — Père Révérendissime, je suis le Père Flote et voici...

Sonnerie secoue la jambe droite.

MONSELET. — Dieu soit avec vous, Maître Clochettes.

FLOTE. — Pardonnez mon étonnement, Révérend Père. Tout le monde s'attendait à vous voir fuir avec le reste du clergé.

MONSELET. — Arrrrghh ! vous entendez ça, Toulon ? Tout le monde s'attendait à ce que je fuie. Vous, vous disiez que tout le monde s'attendait à ce que je reste ! À cause de toi, je risque les bubons et les vers de la peste. (*Il flanque un violent coup de chasse-mouche à Toulon.*) Zélote ! Fanatique ! Ça ne sert à rien qu'on t'impose une pénitence. Tu adores ça, être privé de tout. Gardien de conscience exécrable ! Si je meurs, je te tue. (*À Flote.*) Que voulez-vous de moi ?

FLOTE. — Seulement votre approbation, Révérend Père. J'ai été choisi pour aller réjouir le cœur des hommes par des calembours, calembredaines et ineptes fredaines farcies de galimatias. Pour célébrer la Fête des Fous, à l'Octave de l'Épiphanie, on dit la

messe en braillant et le clergé se fait asperger d'eau à Vêpres. Moi, je vais célébrer une Fête des Fous tous les jours. Avec ta bénédiction, d'autres nous rejoindront. Nous avons décidé de former une confrérie de la joie, les Pitres du Christ, les Bouffons de Dieu... C'est nous, les Nez rouges d'Auxerre.

Sonnerie fait tinter à l'oreille de Monselet les clochettes de son bras droit puis celles du gauche.

MONSELET. — Ainsi, Maître Clochettes, vous dites qu'il a entendu Dieu lui parler ? Mais, de nos jours, n'importe quel Gros-Jean de jean-foutre entend Dieu tonner du moindre buisson rabougri et de chaque nuage qui passe. Il y a trop de clercs libres de toute attache dans votre genre, Père Flote, prêchant le Christianisme à tort et à travers. C'est normal avec toutes ces congrégations décimées et ces... DÉCIMÉES, vous m'entendez ? Je pourrais être à l'agonie à l'instant où je vous parle ! Mort avant d'achever ce discours ! Tuez-moi ces vers de la peste ! Vinaigrez l'air que nous respirons ! Et cependant, ces Nez de Flote pourraient être utiles à l'Église. Les gens verraient qu'il n'y a pas de panique dans le Temple de Dieu. Mais il faut que le Saint-Père, le pape Clément, en donne officiellement confirmation.

TOULON. — Père Révérendissime, est-ce sage ?

MONSELET. — Il ne m'est pas demandé d'être sage, mais simplement d'avoir l'esprit de décision.

TOULON. — Oui, mais le rire est justement le pépin de la pomme verte d'Ève. Il nous faut souffrir pour être sauvés et ne pas nous aviser d'affaiblir le courroux de Dieu : mourir sans faire d'histoires. (*Il sort une Bible.*) Il n'y a point de rires dans ce livre, si ce n'est les « Ha-ha ! » tonitruants de Dieu exprimant Son triomphe, Ha-ha ! « Le Seigneur se rit du méchant car Il voit que le jour de son châtiment approche », Psaume 37. Non point le

rire des fous, ce craquètement d'épines sous le chaudron, hi-hii-hii ! Mais le rire sanguinaire de Dieu, Ha-ha !, clamant son triomphe. Ha-ha !, pas hii-hii !

PREMIER SERVITEUR. — Hou-hoou-ooouh ! (*Il se verse le bol de vinaigre sur la tête et s'écrie d'une voix perçante.*) J'ai les carboncles, les bubons noirs ! J'suis atteint. (*Tous les autres reculent.*) Mère de Dieu, je n'suis pas prêt. Je suis à peine né qu'il faut maintenant que je meure. La faute aux écrivains — ces maquereaux d'écrivillons. Ils ont préparé la voie. À toujours écrire des histoires où certains personnages sont importants et d'autres, une simple réserve de pions interchangeables : Premier Serviteur, Second Paysan, Troisième Garde. Les histoires sont plus faciles quand c'est pas possible d'aimer tout le monde pareillement. C'est comme ça que des tout petits, petits riquiquis comme moi en viennent à être étripés sur les champs de bataille, à mourir en masse sur un simple hou-hoou-ooouh ! Et pourtant, nous autres Premiers Serviteurs, nous avons aussi notre importance. Nous avons notre vie. J'ai logé dans le pinson, vécu dans la fleur, vu le soleil se lever. J'ai découvert des choses incroyables. Je suis un être extraordinaire. Je vais vous dire un secret...

Il meurt. Scarron et Drusse entrent rapidement au lointain milieu et le dégagent en coulisse en le crochetant de leurs perches, tandis que Monselet tente de saisir Toulon à la gorge pour l'étrangler.

MONSELET. — Prêtre judas, voilà à quoi je me trouve exposé par ta faute ! Flote, vous avez ma permission pour poursuivre et multiplier. Je me moque bien que vous collectiez des nez rouges ou des bubons noirs.

TOULON. — Votre grâce, ce Père niais pourrait mettre l'Église en péril tout comme ces hérétiques de Bégards, Béguins et Bogomiles sodomites qu'on a pris à Cambrai, Paris et Orléans. Ici, à Auxerre, je vois naître aujourd'hui une nouvelle hérésie... le Flotisme, cette maudite hérésie du bonheur !

MONSELET. — C'est pourquoi vous allez rester là, Père Toulon, et veiller à ce qu'il ne s'écarte pas de l'orthodoxie et n'aille enfoncer jusqu'au cou son museau dans l'erreur. Obéis et souffre. Tu vas devoir être un des Nez de Flote, hii-hii-hii !

TOULON. — Accable, fouette, flagelle, crucifie-moi, mais, de grâce, épargne-moi une telle honte.

MONSELET. — Pas là pour en discuter. Les vers de la peste ne survivront pas à l'air des sommets enneigés, je m'en vais donc à la montagne, à Saint-Jean ou à Montrecon.

TOULON. — Je hais les montagnes, elles gâchent la vue.

Toulon agrippe les jambes de Monselet et se fait traîner au sol sur plusieurs mètres.

TOULON. — Je ne peux pas vous laisser partir, vous reniez le Christ par cette lâcheté.

MONSELET. — Pierre l'a renié trois fois : cocorico, cocorico, coricoco ! Le fait d'être pratiquée avec une religieuse ferveur régénère ma lâcheté de l'intérieur. J'ai le néant à dos !

Il repousse Toulon d'un coup de pied et, baissant la tête pour esquiver d'hypothétiques vers ailés, se faufile rapidement vers la sortie à jardin. Toulon se relève.

TOULON. — Le premier devoir d'un Prêtre est l'obéissance. Ainsi, je dois devenir un faux Nez. (*Flote boche la tête de droite à gauche.*) Cessez de branler le chef devant moi sur ce ton-là ! (*Sonnerie agite doucement son bras à l'oreille de Flote.*) La raison de ces messes basses ?

FLOTE. — Père Toulon, avant de pouvoir rejoindre les Pitres du Christ, vous devez prouver votre utilité.

TOULON. — Utilité ? Dans toute communauté religieuse, un homme de mon inflexibilité morale serait accueilli à bras ouverts. [...]

* Acte I, scène 1. Pièce traduite de l'anglais avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale, à Montpellier.

JE TOMBE sur Docteur la Têt', place Blanche, à l'instant où il sort du sex-shop. Le nœud pap' de traviole, le vêtement chiffonné, ainsi que le visage. Il est surpris de me voir le surprendre, alors qu'il allait franchir la porte incognito. Il voit bien à mon regard que j'ai tout deviné de sa valse de la nuit. Conférences alibis, bière, whisky, la gueule de bois carabinée, et maintenant les couilles qui se mettent de la partie, échauffées, qui ne vous lâchent plus.

Ah, ce Docteur la Têt, il ne sait trop que dire, comment qualifier notre rencontre. Des années qu'on s'est perdus de vue ! Depuis l'époque lointaine des Tropiques où j'étais journaliste quotidien, et lui médecin psychiatrique, spécialiste de ceux qui se trucident, suicident leur voisin ou incendient leurs cases. Fêru d'ésotérisme aussi. En ce temps-là, il était président des Compagnons de l'Atlantide. Il recherchait les traces des premiers habitants de l'humanité. Les traces, il les trouvait partout, aussi bien au comptoir que dans les boxons de la zone. Toujours là-bas, apparemment. Son costume de lin en est l'indice. Il a ce quelque chose de louche de qui est dandy en terre lointaine.

Mais pour l'heure, il est loin de l'ésotérique, loin de tout. Il bredouille vaguement quelque chose qui ne me renseigne guère, et la main molle qu'il me tend est une main de branleur, nul doute.

Vais-je lui serrer la main ? Allez, pas de façon avec un camarade ; j'espère simplement qu'il a la queue propre. Son œil qui navigue a repéré le Palmier en face. Il m'indique alors dans un éclair de pensée le port désiré.

9 h du matin. L'heure du café pour les citoyens honnêtes. Mais honnête, il l'est pas, Docteur la Têt. Il lui faut un demi pour remettre la machine en état. Pour que les atomes s'accrochent à nouveau, que les neurones synapsent, que chaque organe reprenne sa place habituelle : le cerveau dans la tête, les poumons dans la cage thoracique, les couilles dans le slip.

La première bière le reconstitue, Docteur la Têt. Qui ne dit toujours

rien de son périple dans le sex-shop cradingue du coin. A-t-il été se visionner un film cent queues ni tête ? S'est-il fait fouetter ? Non, pas de question impertinente au bon docteur qui de toute façon esquivera. Il reste muet, comme un maso à qui on aurait enfilé une cagoule hermétique. Rien donc, ou peu de choses, sinon qu'il est là pour un congrès, et qu'il est très pressé. Qu'il va repartir très bientôt. Ce soir même. Ah si, une petite nouvelle. Il va lancer une collection de poésie, dit-il. De poésie chrétienne, bien sûr.

La poésie chrétienne, cela lui tient à cœur. C'est son côté pornographe. Toujours une église ou un boxon à portée de ses membres. D'un autre côté, on ne peut pas lui enlever ça, il a toujours aimé les églises quelles qu'elles soient. Église politique : le parti communiste ; église de l'âme : la religion catholique ; église de l'inconscient : Lacan et Cie. Il lui faut un fouet politique, des jarretières éthiques, un corset symbolique pour pouvoir survivre, même s'il sait prendre ici ou là la pose anarchiste. Mais, pour l'instant, il reste rivé à la poésie. A trouvé exactement ce qu'il lui fallait pour ressusciter dans la conversation. Pas comme moi qui ne sais que répondre. La poésie chrétienne, à 9 h du matin, cela me prend à froid.

Pourtant j'ai l'habitude de son côté éditeur par la bande. Pas pour rien que je l'ai toujours vu s'intéresser de près aux mystiques des Flandres et au Kama Sutra. Éditer en plaquettes aussi bien des vies de saints que des sonnets lubriques. Mêler l'âme et le cul, après tout c'est son genre. Seuls l'émoustillent encore les saintes impubères et les moines qui bandent.

Je me souviens de son premier roman, qu'il m'avait fait lire quasi sous le manteau. Une histoire de truands

Poésie chrétienne

par Bruno TESTA

qui montent un réseau de prostituées dans un sanatorium. C'était un curé tubard qui menait l'enquête. Qui découvrait le pot aux roses, un jour qu'une fille lui proposait de le sucer. Ça finissait par des baisers de repentir, des cataractes de pleurs, une confession sublime où les putes se convertissaient tandis que les macs faisaient édifier une église pas loin.

Un roman de jeunesse qu'il avait renoncé à faire publier, le jugeant peut-être un peu trop édifiant.

Maintenant que la bière coule dans ses veines, le voilà flottant à nouveau sur la vague, yeux bleu azur, rêves d'océan. Certainement à la recherche du père, navigateur sombré en mer, dont il trimballe partout les lettres et l'album jauni. À moins qu'il n'ait tout à coup des émoustillements d'âme, pensées gauguines à l'idée des Marquises.

Mais ma présence lui rappelle la présence du comptoir. Il recommande un demi pour définitivement se remettre à flot. Peut-être cherche-t-il à cet instant la connivence qui permettrait de faire redémarrer la conversation sur quelque Atlantide. Mais non, je reste obstinément au café, face à ce débauché. Alors, pour m'amadouer, il reparle édition.

Si j'ai des poésies dans mon tiroir, si je sens en moi quelque élévation, si je ne crains pas de jouer l'albatros, il est prêt à m'ouvrir sa collection, dit-il en me retendant une main molassonne. Je le salue. Allez, bon voyage, et qu'il n'hésite pas à me faire signe quand il reviendra dans le quartier.

— Bien sûr, bien sûr, dit-il en regardant furtivement le sex-shop.

Comme ça, il pourra visiter la chapelle Sainte-Rita, l'avocate des causes urgentes.

— Certes, certes, une bien belle chapelle, dit-il en regardant sa montre.

Loulou TAÏEB
3 au 16 nov.

Éléphantasque

par Zeglobo ZERAPHIM



Loulou Taïeb, *Polymorphe* – 1995
lithographie, 50 cm x 32,5 cm

Il se redresse, empoigne son car-
table. On le sent requinqué tout à
coup, prêt à retourner à l'assaut du
monde et de son origine. Je l'accom-
pagne jusqu'à la station de taxis, place
Clichy. Il monte dans le taxi, me serre
une dernière fois la main (il semble y
prendre goût).

Et surtout que je n'oublie pas,
me dit-il avant de refermer la porte,
seule la poésie peut encore nous
sauver dans ces temps de détresse.
La poésie chrétienne, bien sûr !

Tintent les cloches au vent
tandis que les poireaux
se balancent

SHOSEI

celui de ces animaux d'Afrique et
d'Asie d'une grande délicatesse, sur
lesquels la plupart des gens se trom-
pent énormément. Pourquoi ? Parce
que leur nom mêle les ailes et les en-
fants, parce qu'ils sont pourchassés
pour leurs défenses d'ivoire – et
parce que je ne peux imaginer plus
cruelle interdiction, pour un critique
d'art et pour un peintre, que la dé-
fense d'y voir.

On apercevra encore, à travers la
Lucarne, huit ou neuf linogravures
(faites entre 1979 et 1989), en noir et
blanc et en couleurs, sur le thème des
« Hanumaux » (animaux trop hu-
mains, humains trop animaux ?) dont,
d'une gouge alerte, Taïeb a souligné
les aspects simiesques ou léonins.

Dans ce rapide survol de l'œuvre
graphique de Taïeb (par ailleurs sculp-
teur et peintre), on trouvera encore
des gravures sur bois format raisin
(50 x 65 cm) et demi-raisin (50 cm x
32,5 cm) qu'il a tirées (entre 1990 et
1994) sur la grande presse qui occu-

pait presque tout le rez-de-chaussée
de son atelier parisien, rue d'Avron.
Les grands bois comme les petits ex-
plorent les variations entre l'animal
et l'humain. J'aime surtout *La baleine*,
Le rêve étrange, *Lehaïm* (« À la vie »),
Femme chat. Le contraste du blanc sur
noir (résultant de l'arrachage du bois)
est particulièrement frappant dans
deux portraits, dont l'un, *Le cri*, est
inévitavelmente évocateur de Munch
(1994), et dans *Oiseau de lumière* (un
faisan surgissant d'un sous-bois, bec
et ongles en avant).

J'ai gardé le meilleur pour la faim.
Une quinzaine de lithographies
(comme leur nom l'indique : « dessins
sur pierre ») format raisin ou demi-
raisin, réalisées à Créteil, à l'atelier
Point & Marge dirigé par le maître
lithographe Jorge De Souza Noronha.
Souvent tirées sur des papiers japon
extrêmement fragiles, ces lithogra-
phies sont d'une grande finesse, par
le support autant que par le trait.
J'attire tout particulièrement votre
attention sur *Bodhisattva Kanzeon* (un
bodhisattva féminin ayant fait vœu
de soulager toutes les souffrances du
monde) et *L'éléphante juive* que l'on
voit clairement prête à prendre son
pied.

Une châtaigne tombe
les insectes font silence
parmi les herbes

BOSHÔ

Retour au passé – année 2005 – à l'École de langues où j'enseigne le français langue étrangère, je vois arriver une femme brune au sourire timide. C'est Tatiana Bitir, citoyenne canadienne d'origine roumaine. Elle est à Paris pour un an, à l'occasion d'une mission d'ingénieur.

1^{er} cours : je lui parle cinéma, elle me parle photographie.

2^e et dernier cours : arrêt sur image. Elle vient avec son ordinateur portable et me montre ses photos. Ce sont des paysages du Canada et d'Amérique, de neige, de glace, de pluie, de déserts, où se glissent, comme par effraction, des personnages énigmatiques.

Sa manière d'apprivoiser la lumière, de retenir l'ombre m'a impressionnée.

De ce jour, je voyage dans les paysages de Tatiana Bitir. Je vais à la rencontre de ses personnages. Je deviens la photographe.

Entre ombre et lumière

par Béatrice COURRAUD



© Tatiana Bitir

Tatiana Bitir, *City Girls* – 2008

LORSQUE je prends une photo, seules comptent les sensations.

Faire surgir une image où se mêlent poésie et mystère : *City Girls*. La nature s'installe de façon incongrue au-dessus de la voilette du chapeau : branches d'arbres, nuages... On a une sensation de liberté, la respiration se libère de la résille quadrillant le visage.

Entre l'animé et l'inanimé : jeune fille dans une vitrine, allongée dans un cercueil ; un homme au dehors la contemple, fasciné : *Indifférence*. Est-ce l'Ophélie d'Arthur Rimbaud ?

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
On entend dans les bois lointains des hallalis.

Je rêve de poursuivre ce mystère entre ombre et lumière, de mettre à jour

l'infinie solitude des êtres suspendus entre ciel et terre dans un équilibre précaire, toujours en instance de rupture : *Suspended*. Sous un soleil qui éclaire à peine mais demeure le seul témoin de leur présence.

Une femme zigzague sur un chemin, figure lointaine avec un parapluie, dont on ne connaîtra jamais le destin : *Path*.

Il y a les corps en attente. Une femme debout derrière sa fenêtre dans un temps immuable : *Waiting*.

Une autre qui esquisse des pas de danse maladroits dans un espace désincarné : *Dancing with the Light*.

Illusion and Joy : danse syncopée, saramban de l'enfant autour d'un ballon vert et de son ombre, dans la célé-

bration d'un monde aux dimensions magiques. Un monde de chimères.

Il y a ceux, croisés dans les rues, qui sourient à l'appareil, qui semblent se tenir à la limite entre le dehors/monde/ normalité et le dedans/univers intérieur/folie – un entre-deux où la frontière est floue et se déplace continûment.

L'absence de repères m'invite à avancer vers l'inconnu, à marquer les décalages entre le réel et l'imaginaire, à découvrir, derrière la façade, l'« inquiétante étrangeté » des choses et des êtres.

Tatiana Bitir a exposé en Roumanie (festival de Petrila, 2000) ; à Paris (biennale des photographes du xve – bar Entracte Gaité – librairies Équipes et la Lucarne des Écrivains, 2006-2007) ; au Canada (Alliances françaises de Toronto et d'Ottawa, 2007-2008).

La photo *Vertigo* a fait l'objet d'une publication dans *Le Monde* 2 en sept. 2005.

Tatiana Bitir a obtenu des prix dans de nombreux magazines.

On peut voir ses photos sur les sites :

<http://www.photopoints.com>
<http://gruppopf.blogspot.com>

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérer à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Jacques Cassaboïs
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromontville
jacques.cassaboïs@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

ANNONCE Nouvelle venue à La Lucarne des Écrivains, la revue d'art *Lisières* fête cette année ses dix ans d'existence. Pour l'édition indépendante, la durée est une vertu ! Vertu nécessaire qui ne saurait rester orpheline, car à quoi bon durer si l'existence est sans passion ?

Laurent Brunet a d'abord créé cette publication poussé par le goût du dialogue, le plaisir de la rencontre, mais également pour tempérer la solitude du peintre dans son atelier. *Lisières* est une revue interdisciplinaire et monographique, chaque numéro étant consacré à un créateur vivant que nous rencontrons et avec qui nous réalisons un entretien. Des portraits photographiques, des vues d'atelier illustrent le propos. Un certain nombre de reproductions constituent l'iconographie. Un essai tente de situer l'artiste et son œuvre, d'explorer quelques pistes d'investigation. Et, enfin, une biographie rédigée fournit quelques repères.

Pour plus détails, consulter le site :
<http://www.lisieres.com>

La Lucarne des Écrivains
présente

Annie-Christine Blanloeil

Figures méditerranéennes
encres, pastels, huiles

du 13 octobre au 2 novembre



AGENDA

Parutions

- Chez Hachette, en Livre de poche Jeunesse : *Casse-Noisette et le Roi des rats* de Jacques CASSABOIS, d'après Hoffmann.
- chez Leduc : le livre de Paul DESALMAND, *Le Bonheur par les citations*, rebaptisé par l'éditeur *S.O.S. Citations*. Après l'édition du *Pilon* en grec, une édition en italien va sortir chez Piemme, l'éditeur qui a déjà publié une trad. de *L'Athéisme expliqué aux croyants* sous le titre *Catechismo di ateologia*.
- aux éd. Fetjaine/La Martinière : *Panorama aussi raisonné que possible de nos tics de langage* de Pierre MERLE.
- aux éd. Rougerie : *Traversé*, poèmes de François PERCHE.
- aux éd. du Pommier : *Darwin viendra-t-il ?* de Luc PERINO, sur le débat d'Oxford (rencontre le 30 juin 1876 entre les évêques anglicans et les partisans de Darwin).
- à la Chambre d'échos : *Heddad*, premier roman de Sébastien Ménéstrier, jusqu'alors auteur interprète du groupe Abra Khadabra, et instituteur.

Événements

- Cocktail anniversaire, mar. 14 oct. à 17 h, à la librairie la Lucarne des Écrivains pour fêter ses 2 ans d'existence.
- « Chacun son personnage » : lecture expérimentale des *Cinq Femmes de Maurice Pinder* de Matt Charman, le 17 oct. à 15 h, par 8 traducteurs du comité anglais de la Maison Antoine Vitez au Vingtième Théâtre, 7 rue des Plâtrières, Paris XX^e.
- Concert du Hadouk trio : Didier MALHERBE, Loy Ehrlich et Steve Shehan, à l'Alhambra, 21 rue Yves Toudic, Paris X^e, le 18 octobre à 20 h 30.
- Pierre MERLE sera les 18-19 oct. au salon du livre de Saint-Étienne.
- Premières représentations de *La Jeune Fille de Cranach* de Jean-Paul Wenzel, avec Gabriel Dufay, Claude DUNETON et Lou Wenzel, mise en sc. J.-P. Wenzel, scénographie Henri CUECO, du 21 oct. au 1^{er} nov. à la Maison des Métallos, 94 rue J.-P. Timbaud, Paris XI^e (métro Couronnes, Parmentier, bus 96).
- « Les Arbres », exposition de gravures organisée par l'association des Amis d'Edmond et J.J.J. Rigal, du 25 oct. au 7 nov. au Moulin Fidel, 64 rue du Moulin Fidel, Le Plessis-Robinson. Inauguration le ven. 24 oct à 19 h 30. Invité d'honneur : Renaud Bec, lauréat de la 4^e éd. du prix Rigal de la gravure originale.

Avant la guerre

Je vois la guerre à l'envers, oh quelle joie !
Les incendies engendrent des futaies,
Les membres éparpillés des enfants se rejoignent,
Les yeux revivent et aspirent les larmes,
Des ruines les demeures renaissent triomphalement,
Le fer fuit les chairs et celles-ci ferment leurs plaies,
Les bombes fusent haut dans le ciel, et de chaque cratère
[jaillit une fleur de vie,
Les troupes reculent, reculent,
Les armes redeviennent acier,
Les amoureux transforment leurs séparations en rencontres
Je vois la guerre à l'envers, et mon corps
Reste attaché à la guerre ordinaire, qui commence.

LUIS BRITTO GARCIA
traduit par Dolores APALATEGUI

Souvenirs d'enfance

par Jacques PHOEBÉ

Constant Dervin

Mon grand-père habitait Château-Thierry, petite ville de campagne, aujourd'hui de grande banlieue, et qui était pour moi le grand dépaysement de l'enfance. C'est de lui que je tiens ma première notion de l'humour. Nous nous promenions beaucoup, allant vers ces villages des environs aux noms malsonnants ou ridicules : Bézu, Chierry, Brasles, Blesmes, Épièdes... Parmi les gloires régionales, il y avait Jeanne d'Arc. Une plaque l'immortalise à l'entrée du château et on en trouve des statues un peu partout.

En arrivant dans un de ses villages, il s'arrêta devant une statue bleu fleurdelisé, et me dit : Regarde bien, Jacques, Jeanne d'Arc, elle a un trou de balle sous le bras. Effectivement, un éclat d'obus avait transpercé l'aiselle de cette pauvre statue. Mon regard allait de lui à elle – et moi, me demandant s'il savait ce qu'il disait, je devais être rougissant. Je l'ai soupçonné par la suite de m'avoir amené là uniquement pour faire cette astuce.

Il m'avait aussi raconté l'histoire du « bon juge de Château-Thierry », qui traîne encore dans les mémoires de gauche : ce juge avait relaxé, au grand effroi de la bourgeoisie, une pauvre femme qui avait volé un pain. Cent ans plus tard, cette histoire a été invoquée dans la presse à propos d'un vol analogue dans un supermarché.

Ce fut certainement le début de ma conscience sociale.

Les sandalettes

J'étais un enfant maladroit qui s'empêtrait toujours. Que d'objets me faisaient souffrir, que de lieux, de circonstances à venir m'angoissaient. Déjà, je m'efforçais de ne pas le montrer.

L'été venant, venait le temps des sandalettes. Elles se fermaient avec une lanière ajourée dans laquelle devait entrer un bouton minuscule et sphérique qu'il fallait attraper avec une tige en forme de crochet à son extrémité, et insérer dans l'œilleton prévu à cet effet. Pour le pied droit, ça allait encore, mais pour le gauche, le drame ! Ça aurait été plus simple à la main mais puisqu'on m'avait remis cet outil (toujours introuvable quand j'en avais besoin), je me sentais obligé de m'en servir.

Ça, c'est un vrai souvenir. Les autres, ceux qu'on a entendu raconter sur soi et qui se sont imprimés comme tels dans la mémoire, peuvent bien être racontés comme des souvenirs mais ce n'en sont que des copies. Je pense, par exemple, à mon premier jour de classe où, parmi des enfants pleurant, j'étais le seul à manger tranquillement mon croissant. Ou bien encore, rue des Poissonniers, à Paris, où je me découvrais, comme on me l'avait appris, devant le drapeau, en tôle, du lavoir municipal.

Suis-je si loin de cet enfant-là ? Me connaîtrai-je un jour assez pour pouvoir y répondre ?

À LA LIBRAIRIE

calendrier

Mar. 14 oct. à 17 h, cocktail anniversaire suivi, à 19 h 30, d'une soirée théâtrale autour de la pièce de Jean-Paul WENZEL *La Jeune fille de Cranach*, avec l'auteur et les comédiens Claude DUNETON, Lou WENZEL et Gabriel DUFAY.

Jeu. 16 oct. à 19 h 30, soirée commémorative autour du livre *Se souvenir pour construire l'avenir : ils habitaient notre quartier...*, avec le comité TLEMCEN.

Ven. 17 oct. à 19 h 30, soirée poésie tibétaine contemporaine, présentée par Françoise ROBIN, lectures Jacques-Marie LEGENDRE et Philippe-André RAYNAUD, musique Francis POWELL.

Mer. 22 oct. à 16 h, Racontages avec Michèle ROUHET : *Contes du jardin* pour petits et grands.

Ven. 24 oct. à 19 h 30, Droit des enfants, avec DAN le conteur : sketch, contes et spectacle.

Jeu. 6 nov. à 19 h 30, soirée calligraphie avec l'artiste irakien Hassan MASSOUDY. Présentation de *Désir d'envol* (Albin Michel), suite de 112 calligraphies, et de l'ensemble de son œuvre.

Ven. 7 nov. à 19 h 30, La fin du capitalisme ? avec Maurice CURY pour *La Guerre capitaliste* et *Le Libéralisme totalitaire* (EC Éditions).

Sam. 8 nov. à 19 h 30, soirée palestinienne : lecture en musique de *Jours tranquilles à Ramallah* de Gilles KRAEMER, avec Florence CARRIQUE ALLAIRE et le musicien Abdelhadi EL RHARBI.

Ven. 14 nov. à 19 h 30, soirée théâtre pour la Varsoviennne avec Jacqueline ORDAS et Cl. DUNETON.

Sam. 15 nov. à 15 h, rencontre avec 2 auteurs d'Amérique latine, Joel Franz ROSELL pour *Cuba, destination trésor* et Gloria Cecilia DIAZ pour *Écoute-moi avec les yeux*. Puis soirée 14-18, à 19 h 30, avec Claude DUNETON, autour du poète mort au champ d'honneur Albert-Paul Granier et de son recueil *Les Coqs et les Vautours* (Équateurs).

expositions

Du 13 oct. au 2 nov., œuvres d'Annie-Christine BLANLOEIL. L'artiste sera présente les samedis 18, 25 oct. et 1^{er} nov. après-midi. Vernissage avec lectures de textes le mer. 15 oct. à partir de 17 h.

Du 3 au 16 nov., œuvre gravé de Loulou TAYEB. Vernissage le mer. 5 nov. à partir de 19 h.

La Gazette de la Lucarne

rédaction et administration
32 av. de Flandre, Paris 75019
maître de menus plaisirs : Arnel Louis
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain
éminence grise : Georges Peltier
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarnedesecrivains@alicepro.fr

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :

Jacques Cassaboïs (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville

nom..... prénom.....

adresse.....

ville..... code postal.....

adresse de messagerie..... tél.....

☐ Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.

☐ Je suis adhérent de l'association et m'acquies de ma cotisation annuelle, qui comprend l'abonnement à la *Gazette*, soit 30 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.